Enquête d'histoire : le roman policier populaire de la Caraïbe

Françoise Naudillon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/288>

DOI : 10.4000/itineraires.288

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 93-108

ISBN : 978-2-296-09639-4

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Françoise Naudillon, « Enquête d'histoire : le roman policier populaire de la Caraïbe », *Itinéraires* [En ligne], 2009-2 | 2009, mis en ligne le 03 juin 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/288> ; DOI : 10.4000/itineraires.288

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Enquête d'histoire : le roman policier populaire de la Caraïbe

Françoise Naudillon

Être par rapport à l'Histoire, tel passé défini. Entre
l'Action et la Création. Plutôt de l'une à l'autre.
Faire le saut. Comblé le vide. Perversion ou
inversion (?), s'induire à vivre la Politique comme
projet et à réserver l'Écriture pour seule Présence
au Monde.

Jean-Claude Fignolé, « Caraïbes, une poétique de la
schizophrénie », *Revue Noire*, février 1992.

- 1 Les relations entre littérature et histoire ne sont pas figées, en particulier dans le cas des Antilles françaises. L'affirmation identitaire et la recherche des racines sont un tropisme de ces littératures où le romancier (Glissant, Schwarz-Bart, Confiant, Condé...) peut se dire historien, instaurant une compétition entre la fiction et l'histoire, un combat contre l'acculturation-déculturation, pour la représentation d'une réalité – un témoignage qui serait débarrassé de toute scorie néocoloniale. Mais qu'en est-il pour les faits historiques qui n'ont pas leur place dans l'histoire ? Faits divers, personnages légendaires issus de la mémoire populaire, incidents ayant défrayé la chronique, crimes sanglants qui métaphorisent soudainement un état de la conscience collective sont le sujet des romans policiers dont le nombre de publications a soudain explosé dans les années 1990, à l'heure où les historiens découvrent l'importance de la documentation orale pour une histoire antillaise qui ne s'est pas écrite par accumulation de documents et d'archives dûment estampillés. À ce problème épistémologique, le récit policier propose une autre stratégie, celle du « détour » cher à Édouard Glissant. Sociétés hantées par la violence post-esclavagiste et par la mort et ses rituels, les sociétés de la Guadeloupe et de la Martinique trouvent peut-être dans le genre policier un exutoire propice. C'est le cas par exemple de ce roman à motif policier publié par Ernest Pépin, *L'Homme au bâton* (1992), qui reprend un fait divers qui avait bouleversé la Guadeloupe en 1956.

- 2 La nouvelle policière et le roman policier caribéens ont, la plupart du temps, pour sujet le crime de sang et sa résolution. Dans les écrits policiers de la Caraïbe, il s'agit presque toujours d'un assassinat, d'une mort violente et inexplicable dont il faut retrouver la cause et le ou les coupables. En effet, les littératures policières ont trouvé aux Antilles un terreau fertile dans une culture qui *a priori* semblait la plus éloignée de la tradition du *detective novel* anglo-saxon. Point de romans d'énigme ou de déduction à l'instar de ceux d'Agatha Christie, si l'on excepte quelques tentatives¹ au début du *xx*^e siècle, mais un goût sûr pour ce qu'il est convenu d'appeler le roman noir. Si, dans le roman d'énigme, il s'agit de mettre de l'ordre dans le chaos introduit par le criminel qui défie les règles sociales, le roman noir ne propose pas forcément un retour à la règle, à la légitimité, *au jus*. Les romanciers de notre corpus appartiennent à la tradition du roman noir ou polar, notamment pour ceux publiés à la fin des années 1980 dans un contexte que d'aucuns qualifient encore de néocolonial. Comme le rappelle Robert Deleuse :

Ce n'est sans doute pas un hasard si toutes les dictatures de ce siècle (fascistes, nazie, stalinienne) ont systématiquement muselé voire brûlé les ouvrages de ceux qui, s'étant frayé un chemin romanesque à pas de loupes ou à coups de revolver, ont cherché à mettre en lumière les dysfonctionnements particuliers ou collectifs. (Deleuse, 1995 : 4)

- 3 Le roman noir étant par nature un roman engagé, les romanciers antillais suivraient-ils la tradition ainsi décrite par Manchette :

Polar signifie roman noir violent. Tandis que le roman policier à énigme de l'école anglaise voit le mal dans la nature humaine mauvaise, le polar voit le mal dans l'organisation sociale transitoire. Le polar cause d'un monde déséquilibré, donc labile, appelé donc à tomber et à passer. Le polar est la littérature de la crise. (Manchette, 1996 : 53)

- 4 Peinture d'univers chaotiques et irrationnels, voire baroques, l'esthétique des romans noirs de la Caraïbe doit pourtant beaucoup aux rituels des contes et au patrimoine historique, culturel et symbolique travaillé par la mémoire africaine. Dans cet article, nous nous intéresserons en particulier à des auteurs comme Raphaël Confiant, Fortuné Chalumeau, Gisèle Pineau et Christiane Taubira, et plus particulièrement au collectif *Noir des îles* (1995).

Tim Tim

- 5 Les rapports que nous voulons établir entre le conte et les récits policiers aux Antilles sont moins arbitraires qu'il n'y paraît à première lecture. Les contes commencent toujours par une devinette, comme le rappellent les chercheurs du GEREC :

Normalement, les devinettes d'ouverture ont [...] une fonction rituelle, les vraies énigmes, celles qui obligent l'assistance non plus à communier mais à, chacun pour soi, essayer de trouver une réponse, sont lancées à intervalles réguliers, tout au long de la veillée, entrecoupant ainsi la récitation des contes. Lorsque personne dans l'assistance ne trouve la réponse, le conteur la répète à plusieurs reprises en prenant à chaque reprise une voix de plus en plus chantée et moqueuse. S'il y a des réponses erronées, il tourne en dérision le ou les répondeur(s) en cause ou, plus rarement, les insulte, là encore de manière rituelle. (GEREC, 1998)

- 6 Le récit policier propose la même démarche. Tous les romans policiers, par définition, entretiennent chez le lecteur une volonté de savoir : face à la transgression et au désordre institués par le crime et le criminel, le roman est construit comme une grande machine

épistémologique fondée sur la recherche d'une vérité et d'un ordre – quelquefois symbolique ou philosophique – dérobés par le ou les criminels. Le héros et ses aides – policier, détective, journaliste – ou/et le lecteur lui-même deviennent, grâce à la « machine à lire » dont parlait Thomas Narcejac (1975), des êtres sémiotiques ; leur rôle est de faire jaillir la signification grâce aux multiples aléas et péripéties d'une enquête où le procès interprétatif reste lui-même victime de chausse-trappes. Comme le rappelle Jean-Paul Colin :

Autrement dit, dans le roman policier, tout concourt à rendre compte de l'action criminelle et de son antidote, le processus herméneutique auquel s'adonne le détective, comme à une drogue nécessaire pour le repos de son esprit et le salut de sa société qui est la nôtre. (Colin, s. d.)

- 7 C'est dire que, tout en s'ingéniant à mettre en scène les modèles de raisonnement classiques – l'induction, la déduction ou l'hypothèse logico-déductive –, la démarche mise en scène dans le roman policier traite, comme dans les contes, une question qui interpelle à la fois l'individu – le lecteur – et la société. Tout en rappelant que les contes sont le plus souvent proférés à l'occasion de veillées mortuaires, les chercheurs du GEREK concluent :

Cette parole *rafalée* tient donc l'auditoire sous une emprise quasi-hypnotique que favorise l'obscurité environnante, la massive nuit tropicale qui enserme la minuscule cour de terre battue ou la véranda où se déroule la veillée mortuaire. Lieux éclairés par des *sèbi* (flambeaux en bambou) ou des lampes à pétrole qui sont impuissants à dissiper les menaces de l'alentour. C'est pourquoi le conteur est fréquemment un *séansyé* (devin), un *tjenbwazè* (sorcier) ou est perçu comme tel (ou bien encore un *fonséyé/fossoyeur*). Sa parole, qui feint d'être anodine et ludique, se tient du côté du sacré, reliant par un cordon ombilical secret la Plantation américaine au village africain. (GEREK, 1998)

- 8 Les récits policiers des Antilles partagent naturellement avec les contes cette esthétique, voire cette *poésis*. Comme les contes, ils proposent une quête de la vérité, qu'elle soit universelle ou factuelle dans une volonté d'appropriation du réel :

En fait, à notre sens, la devinette créole incarne le processus même d'autochtonisation, de nativisation des Africains en Amérique et dans les Mascareignes dans la mesure où elle s'appuie sur une sorte d'appropriation symbolique de la flore et de la faune du nouveau pays ; qu'elle passe en revue différentes pratiques culturelles, culinaires ou vestimentaires en usage dans la Plantation ; qu'elle tient un discours, que l'on jugera sans doute machiste aujourd'hui, sur les relations homme-femme, etc. Le *titim* force le Nègre à dire le pays, à le nommer, à le décrire et ce faisant, à se l'approprier. (*Ibid.*)

- 9 Comme les contes, les récits policiers proposent la révélation d'un savoir. Ce que recrée le policier, le conteur antillais ou celui qui en fait fonction, c'est la scène absente, c'est le texte absent de l'énigme, le savoir sur le crime ou la société, la connaissance des causes premières. Il en est le traducteur, l'interprète. Il en est en quelque sorte aussi l'historien. C'est ainsi que le roman policier, comme le conte, impose un paradigme de lecture herméneutique :

Le détective [N.D.L.R. : comme le conteur ou l'historien] est non seulement un traducteur qui parvient à rendre accessible ce qui ne l'est pas immédiatement, mais aussi un interprète qui découvre les rapports secrets qui unissent le sens manifeste et le sens dissimulé. Certes, le détective, comme le psychanalyste, ne peut découvrir que ce qu'il cherche, mais en bâtissant une architecture du sens, chacune de ses interventions réduit la multivocité ou la surdétermination des signes pour transférer ceux-ci à l'intérieur d'une grille de lecture spécifique où il ne leur reconnaît qu'une seule valeur. [...] Herméneutique il est vrai, simulée, en écho à une

simulation d'enquête : le détective imite et affecte une interprétation, il en offre le spectacle et le faux-semblant. (*Ibid.*)

- 10 Outre les convergences que l'on peut retrouver entre récit policier et conte – structures narratives (quête et en-quête), stéréotypes, comme ceux des personnages (l'assassin ou la victime, le détective ou le commissaire comme héros), ceux des lieux (la ville, les quartiers sombres, le village, la forêt), ou encore des actions (un méfait, crime ou non) –, dans le cadre antillais, les récits policiers et les contes partagent le même espace de profération, celui qui lie les vivants aux morts, l'esprit aux Esprits.
- 11 En ouvrant son récit par une devinette, le conteur n'ouvre-t-il pas comme le narrateur de roman policier avec l'énigme du crime, une réflexion sur le bien et le mal, la vérité et le mensonge, les faux-semblants et la réalité ? Liés à la mort et au mal, les récits policiers caribéens mettent en scène de façon privilégiée, *séansyé*, *tjanbwasè*, fossoyeur ou autre *cakouè* comme dans les récits de Fortuné Chalumeau ou d'Ernest Pépin. Dans *The Blues Detective* (1996), Stephen Soitos étudie les tropes qui caractérisent le roman policier africain américain en distinguant les thèmes suivants : *Detective persona*, *Blackness*, *Vernaculars*, *Double consciousness detection*, *Hoodoo*. Autrement dit, ces romans policiers auraient pour thématique un type particulier d'enquêteur, la mise en scène des problématiques noires, l'utilisation particulière de la langue et les pratiques culturelles afro-américaines, la problématique de la double conscience selon les termes de W. E. B. Du Bois dans *The Souls of Black Folk* (cité dans Soitos, 1996 : 33) :

It is a peculiar sensation, this sense of always looking at one's self through the eyes of others, of measuring one's soul by the tape of a world that looks in amused contempt and pity. One ever feels his twoness, an American, a Negro; two souls, two thoughts, two unreconciled strivings; two warring ideals in one dark body, whose dogged strength alone keeps it torn asunder². (*Ibid.* : 215)

- 12 Mais c'est la thématique du *hoodoo*, c'est-à-dire la partie spectaculaire, voire folklorique, du vaudou mis en scène dans les textes, qui retiendra dans un deuxième temps notre attention. Comme l'indique déjà Stephen Soitos :

Black detective fiction differs most dramatically from mainstream white detective fiction in the area of worldview, as exemplified in the religious and sociophilosophical beliefs of the characters³. (*Ibid.* : 43)

- 13 Bien plus, si l'on admet que la scénographie des contes partage le paradigme des récits policiers aux Antilles, nous postulons que le *hoodoo* est non seulement l'apport majeur du récit policier des Antilles au roman noir, mais aussi qu'il en constitue l'essence. Rappel de la profération des contes dans sa forme, le roman policier des Antilles est aussi l'affirmation d'une démarche logico-spirituelle plutôt que logico-déductive, d'une mise au jour des pratiques occultes dans le corps social que l'enquête légitime et, au final, d'une reconnaissance irréductible du substrat africain qui travaille ces sociétés en les dépouillant de leurs masques occidentaux. Les textes que nous nous proposons d'étudier s'inscrivent en effet dans un contexte moderne, contemporain. La majorité des personnages sont professeurs, cultivateurs, hommes politiques, psychiatres, écrivains. L'un d'eux est un jeune lycéen couronné par un baccalauréat en sciences économiques. Tous utilisent les médias modernes, certains ont une expérience de vie en France ou à l'étranger ; en un mot, ils connaissent, vivent, partagent l'expérience de la modernité occidentale. Le récit policier arrache progressivement le masque de cette « normalité » à l'heure de la mondialisation, pour plonger dans les profondeurs des réalités socioculturelles.

- 14 Par ailleurs, en même temps qu'il revisite le conte en s'appuyant souvent sur les faits divers qui défrayent la chronique, le polar de la Caraïbe n'échappe pas à une mise en perspective de l'histoire.

Polar et histoire

- 15 Comme le rappelle Jean Bessière en tentant de définir le caractère historique du roman antillais en général :

Lorsqu'Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau proposent, à propos des Antilles, des manières de romans historiques, qu'ils notent la chronologie et la détermination de l'Histoire, et qu'ils disent aussi que cette Histoire, que présentent leurs romans, est inédite, ils n'entendent pas faire comprendre qu'ils proposeraient de nouveaux faits historiques dans leurs romans, mais, plus simplement et plus essentiellement, qu'ils font de l'Histoire le lieu même de la coprésence du passé et du présent, et qu'il s'agit bien là, si l'on compare cette Histoire à celle des historiens, d'une Histoire inédite, précisément cette Histoire faite qui, par là même, est le garant du présent et présente au présent. On comprend que cette Histoire est une histoire sans distance et familière, même s'il est bien difficile de dire une stricte continuité de la mémoire antillaise qui justifierait toute l'évocation de l'Histoire, que proposent ces romans. On comprend qu'ici, le roman historique est aussi le roman d'une quasi-immédiateté, dont il faut considérer qu'elle est une des composantes de la définition du roman historique. (Bessière, 2000 : 20)

- 16 Le polar explore à sa façon cette discontinuité de la mémoire historique, il s'insère dans ses failles et en propose une interprétation spectaculaire. Roman de la « quasi-immédiateté », le polar, ou ses avatars, permet à ceux qui s'en emparent de traverser le miroir des apparences de l'histoire officielle pour en proposer, dans le cas qui nous occupe, une interprétation spirituelle. À ce titre, le fait divers dont s'est emparé le polar permet d'entretenir cette relation de connivence pour son effet de réel et de complicité avec le lecteur qui y retrouve cette mémoire populaire. Histoire d'une déchirure dans le tissu sociétal, le fait divers permet, lorsqu'il est réinterprété dans le polar, de combattre la béance de la non-histoire dénoncée par Glissant. Pour son caractère spectaculaire, le polar caribéen privilégie les références sorcières du fait divers.

Logiques sorcières

- 17 En effet, dans le recueil *Noir des îles* (1995), référence principale de cette réflexion, six écrivains furent invités à produire des textes « pour décrire leurs îles sous l'angle de la mort, du crime, de la politique et bien sûr, de la magie, noire comme il se doit », nous indique la quatrième page de couverture de cet ouvrage collectif publié dans la collection « La Noire » de Gallimard.
- 18 Le « comme il se doit » de ce texte de présentation signalerait un horizon d'attente du lecteur européen pour qui tout discours tragique sur les îles impliquerait un développement sur le vaudou. Nous ne prétendons pas que l'équation « Afrique/Antilles = vaudou » dans l'imaginaire contemporain soit une invention des auteurs antillais de littérature policière. Ce trope est bien connu et fut développé en Occident – pour n'en donner qu'un exemple – dès 1943, quand Jacques Tourneur tourna à Hollywood *I Walked With a Zombie*⁴, et il existe depuis longtemps dans le cinéma et les romans à sensation. En revanche, les auteurs antillais, en particulier ceux qui versent dans la littérature policière

ou à motif policier, s'approprient le *hoodoo* et la sorcellerie en général comme une réalité qui structure la psyché collective et les relations sociales et comme un système efficace d'explication de l'histoire, des raisons du crime et de la motivation des criminels. Plusieurs auteurs⁵ ont souligné l'étonnante vitalité des croyances sorcières dans des sociétés qui font l'apprentissage de la modernité et des affres de la mondialisation. Dans un article de Peter Geschiere, intitulé « Sorcellerie et modernité : retour sur une étrange complicité », à la question : « Comment expliquer que le discours "traditionnel" de la sorcellerie résiste aux bouleversements de la modernité ? », l'auteur propose entre autres cette réponse :

Mettre en rapport sorcellerie et modernité n'est [...] pas un caprice académique. Ce lien conceptuel peut aider à comprendre comment l'imaginaire sorcier imprègne et conditionne la manière dont les gens essaient d'interpeller les changements modernes. [...] La sorcellerie est un discours de flux qui transgresse toutes les frontières. C'est pour cela qu'elle s'articule si facilement avec des processus de globalisation. (Geschiere, 2000 : 26)

- 19 Christiane Bougerol fait pour sa part une étude remarquable de la sorcellerie aux Antilles. Dans un article publié en 1999 dans la revue *Socio-Anthropologie* (mis en ligne en 2003), tout en distinguant la sorcellerie pratiquée en Afrique ou en Normandie de celle pratiquée aux Antilles, elle affirme :

dans les conflits en sorcellerie, la découverte *a posteriori* de la cause de l'infortune, la persécution magique, conduit à une réinterprétation de la ou des interactions initiales entre le sorcier et sa victime, qui prend alors figure d'événement. (Bougerai, 2003 : paragr. 9)

- 20 Cette recherche du sorcier est par exemple le thème de la nouvelle policière d'Ernest Pépin intitulée « La bourrique du Diable », qui n'est pas sans rappeler l'univers de son autre roman *L'Homme au bâton* (1992). Jouant à fond l'homothétie entre causalité universelle et causalité magique, Ernest Pépin met en scène un village où sévit une sorcière initiée par un touriste.

Une fois, un touriste photographe, séduit par sa laideur, l'honora en déclamant un hymne à la Pharaonne albinos que l'écho colporta jusqu'au pied des chutes. Ce fut lui qui, à force de lui parler de pharaonerie, de récits mythologiques où les monstres rivalisent avec les dieux, de croyances africaines concernant les dons attribués aux albinos et aux jumeaux, l'amena involontairement à tirer partie de sa situation [...] elle retint qu'une pas-guère-belle pouvait prétendre à une lucrative carrière de sorcière. (Pépin, 1995 : 135)

- 21 Il faut donc très peu pour que renaisse, sous une écorce lisse de « normalité », la folle logique sorcière, forcément criminelle. Man Célie, grâce à ses manigances, provoque un déluge de sang sur le pays. Logique sorcière et logique judiciaire s'affrontent. Au service de Sétannou, politicien véreux, Man Célie confronte justice des vivants et justice des morts selon un système de rétribution implacable. Si la justice des hommes a pour fonction de rétablir le droit, la justice des esprits consiste à établir des passe-droits, des ouvertures, des lignes de fuite qui permettent d'échapper à l'emprisonnement. « Ainsi chaque fois une série de désamés ouvraient le chemin des convocations, auditions, comparutions, confrontations qui rythmaient les interminables "affaires" Sétannou » (*Ibid.* : 151).

- 22 L'échappée belle de Man Célie, réputée être selon *La revue mondiale des sciences occultiques*, « la dernière détentrice des pouvoirs africains aux Caraïbes françaises » (*Ibid.* : 141), a pour symbole le lien que l'on dénoue, l'entrave que l'on défait, la dette que l'on paye, l'échange de puissance, de pouvoir, de vie et de mort auquel la société humaine doit

procéder. Il y a par exemple de façon évidente un lien structurel entre logique capitaliste et sorcellerie. Comme le rappelle Peter Geschiere :

En toute apparence, certains éléments de l'imaginaire de la sorcellerie – comme la notion de l'accumulation de dettes ou d'un contrôle caché sur la force et le travail des autres – se combinent très bien avec la logique capitaliste. C'est en ce sens que le discours de la sorcellerie s'articule si facilement aux changements modernes. (Geschiere, 2000 : 24)

Le politicien véreux doit alors se battre sur trois fronts :

Le front juridique, avec une armée d'avocats alléchés par la perspective de somptueux honoraires et la garantie d'un tourbillon médiatique. Le front populaire, en suscitant de chaleureuses et passionnelles manifestations de soutien. Le front des forces immémoriales et occultes, dont l'un des meilleurs manieurs se révélait en la personne de Bourik-à-Diab en dépit de la concurrence croissante de nombreux Africains (Gardiens des secrets de la forêt sacrée, Héritiers spirituels des Grands Sorciers, Grands Maîtres des Ordres Maraboutiques, Zélés Multiplicateurs de billets de banque), tenait une haute position dans la Confrérie du Grand et du Petit Albert. (Pépin, 1995 : 153)

Signant ainsi le paradoxe de la modernité et de l'historicité antillaises.

Sorcellerie globale

- 23 On retrouve l'enrichissement de ce thème dans la nouvelle que Fortuné Chalumeau consacre à une tueuse en série. Dans « Le Condor » sont mis en scène trois processus logiques. Le premier, incarné par l'inspecteur de police Aristide Lebriant, est dans la grande tradition des romans d'énigme à la Sherlock Holmes :

Il se retourna et se renchassa tout doucement : il allait relire une fois encore les sous-ensembles, comparer les pièces entre elles et tenter de déceler le détail, l'infime détail qui éclairerait le tout d'une lumière confondante. Alors sa logique implacable, (« ma qualité première » se rengorgeait-il devant sa femme et ses fils) le guiderait. (Chalumeau, 1995 : 13)

- 24 Sa logique implacable échoue néanmoins, au point que l'inspecteur doit avoir recours au *cakoué*, le *séansyé* local, lequel pourtant exerce sa profession tout en étant totalement ancré dans la modernité. Ladislav Deximène, le *cakoué* de Grands-Fonds, a en effet « entraîné son corps dans les mairies métropolitaines trente ans durant avant de revenir se fixer pour de bon au pays » (*Ibid.* : 43). Par ailleurs, le recours à ses services permet à l'inspecteur d'obtenir un indice propre à éclairer l'enquête.

Car tel que vous le voyez, le *phi* renferme toute la potentialité des énergies [...]. Donc, l'assassin. Il connaît les pouvoirs secrets du *phi*. Pourquoi fait-il ça avec les doigts d'après vous ? Et bien, je vais vous le dire : ceci le trahit. Il veut, vous m'entendez, l'assassin veut que vous lui mettiez la main au collet ! Et il vous fait signe inspecteur [...] déclare l'homme de l'art. (*Ibid.* : 45)

- 25 Cet indice mène au second raisonnement logique, une logique esthétique, celle de la victime : « une loi universelle d'une simplicité et d'une portée telles que cette loi simplissime mais ô combien extraordinaire, [...] le soumit pour toujours à son empire » (*Ibid.* : 23). Cette loi universelle est aussi une loi mathématique : « Une suite de nombres dite "suite de Fibonacci" dont le quotient de deux termes proches donnait un chiffre pratiquement constant : le nombre d'or » (*Ibid.* : 25). Pourtant, pour attraper l'assassin, le raisonnement mathématique ne sert à rien. Mélange de modernité extrême et de traditionalisme « du fin fond des âges » (*Ibid.* : 35), le personnage du *psychiatre/houngan*

est le symbole même de cette logique métisse mise en scène dans le récit. Ce personnage donne au texte sa trame séculaire :

Puis il s'étendit sur le vaudou, sur les pratiques ancestrales qui donnaient à ces malheureuses âmes la force de surmonter la dérive des temps impitoyables. Comme hypnotisé par ses propres paroles, il décrivit des cérémonies du fin fond des âges, relatant les « mystères » des prêtresses mambo assistées des *hounsi* en robe blanche, évoquant les fresques Marassa – (« des esprits jumeaux symbolisant l'enfance du monde ») puis Erzulie Dantor, la déesse aux trois visages – un pour l'amour tendre, un autre pour l'amour passion, le dernier pour la mère castratrice – dont la représentation était un cœur transpercé par un poignard. [...]

Le psychiatre, après lui avoir fait prêter serment sur un crâne évidé au milieu duquel brûlait une bougie rouge et jaune, lui confia son secret : il était un *houngan*, un grand prêtre vaudou [...]. De temps en temps, sous couvert de congrès, de workshops ou autre atelier de travail, il partait en Haïti ou à Salvador de Bahia pour y officier. Et lui, Ludovic, pour une raison que nul ne pouvait appréhender, il était hanté par un *guédé* malin – un Esprit de la Mort. Était-il d'accord pour participer à un rituel libérateur ? (*Ibid.* : 35, 37-38)

- 26 Il apparaît que la tueuse en série est bien l'esprit de la Mort qui tourmente le héros victime en assassinant systématiquement ses maîtresses. Notons à ce stade de la réflexion que les sorciers dépeints dans ces nouvelles policières tirent leur légitimité d'une initiation en Haïti qui semble être dans cet imaginaire le lieu de transmission avec les Puissances de la terre africaine. C'est pourquoi il est important de comparer ces textes avec ceux produits sur la terre haïtienne.

En quête d'enquête

- 27 Dans le recueil *Noir des îles*, deux auteurs, Gisèle Pineau et René Depestre, proposent un regard critique, à l'opposé du spectre – large – des logiques sorcières. René Depestre, dans sa nouvelle intitulée « La mort coupée sur mesure », poursuit son long travail d'explication des fondements de la dictature duvaliériste où le grotesque et l'ubuesque côtoient le mal absolu.

État de droit ! Décision de justice ! Pays libre et civilisé ! Voici où je baptise votre Sainte et blanche trinité : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Hurla-t-il [N.D.L.R. : le macoute] en empoignant à pleine main le devant de son pantalon à fermeture éclair. (Depestre, 1995 : 125)

- 28 Cette proclamation brutale nous plonge au cœur de la sorcellerie totalitaire. Le héros, convoqué au palais présidentiel, se voit soupçonné de trahison par ses amis politiques, alors même qu'il est menacé et tourmenté par les sbires du régime qui promettent de s'en prendre à sa famille. Si le héros décide de quitter le pays, ce n'est pas sans avoir compris le projet dictatorial de zombification de tout un peuple :

Il faut prendre le temps de concocter pour leur engeance une mort hors série. Un de ces jours, qu'il a dit encore, ma milice noire trouvera une gomme à effacer un homme, une femme, une famille, que dis-je ? Une ethnie entière, sans verser une goutte de sang, à partir de la conscience même des individus et des groupes. La mort trompera à chaque instant sa proie. Embusquée en elle, la mort à la Papa Doc prendra les apparences les plus séduisantes de la vie. (*Ibid.* : 126)

- 29 La sorcellerie totalitaire, c'est justement de ne pas savoir qu'on est mort : c'est le crime parfait et jamais il n'y aura d'enquête.

- 30 À l'opposé de cette vision est le soupçon de sorcellerie qui hante l'héroïne de Gisèle Pineau dans la nouvelle intitulée « Piéça dévorée et pourrie ». La femme et ses enfants sont recueillis par un homme trop bon et trop honnête pour être vrai. Les voisines – peut-être envieuses de ce bonheur trop neuf – sèment la graine de médisance. La première femme n'a-t-elle pas disparu ? Cet homme ne l'a-t-il pas assassinée ? Construit sur un suspens, le récit forge le spectre d'une sorcellerie imaginaire. Celle-ci s'exacerbe dans des rêves prémonitoires que pense faire l'héroïne :

Lucie suivait en rêve la négresse étroite dans un dédale d'escaliers infernaux qui la menèrent à un grand parc planté d'arbres quatre fois centenaires. Ce lieu tenait en mémoire les premiers temps maudits de la création du pays. D'autres âmes en peine dérivèrent là. « Délivrez-nous ! » disaient-elles. (Pineau, 1995 : 186)

- 31 Traversée dantesque des Enfers, retour aux « temps maudits » d'un pays voué à la malédiction de l'esclavage, la passion de Lucie (Lumière) est aussi une traversée aveugle des apparences. À bout de ressources, l'héroïne cherche désespérément un signe qui la conforterait dans l'accusation qu'elle formule à rencontre de l'homme.

Lucie demanda au ciel de lui envoyer un signe [...]. Victor était parti chercher des souliers... Le signe devait venir de La Pointe qui détenait toutes vérités. Ainsi donc, si les souliers étaient noirs, cela voudrait dire que Marie-Michelle s'en était allée loin d'ici, en France ou ailleurs, sous un autre soleil. Par contre si les souliers étaient marron, cela signifierait que la fille était bien à deux pas, enterrée sous la dalle-béton du parc à cochons. Cela voulait dire qu'il y avait eu un crime, un combat dans les plumes, des cris par milliers et du sang répandu. Cela désignerait un assassin enfin. (*Ibid.* : 195)

- 32 Décoder les signes, traduire le soupçon, c'est à un travail d'interprétation de l'occulte que se livre l'héroïne, où les chaussures ont remplacé les cauris ou le marc de café et où la couleur a valeur d'indice. Ce message du ciel venu du chef-lieu de l'île témoigne de l'arbitraire du signe et de son interprétation et peut-être même de l'arbitraire sorcier que Gisèle Pineau dénonce car, au final, il s'avère que l'homme n'est pas coupable. Là encore, l'enquête tourne court, le cadavre espéré s'évanouit. La première femme est bien vivante.

Morts et vivants : une mémoire historique

- 33 Raphaël Confiand et Christiane Taubira n'écrivent pas à proprement parler un récit policier dans ce recueil, même si l'on sait que Raphaël Confiand, comme du reste Fortuné Chalumeau, a par ailleurs publié des romans policiers se désignant comme tels. Les nouvelles proposées à la lecture semblent un commentaire culturel et sociologique sur les manifestations de la mort et des esprits. « Mémoires d'un fossoyeur », de Raphaël Confiand⁶, est un texte qui a aussi paru en créole dans la série « Guide CAPES créole » des éditions Ibis rouge sous l'étiquette « Ethnologie »⁷. Sous forme de monologue, un fossoyeur donne la clé des pouvoirs des morts sur les vivants tandis que le texte de Christiane Taubira, « Mabula Taki... », traite de la transe grâce à laquelle les morts transmettent leurs messages aux vivants.

- 34 Dans « Mémoires d'un fossoyeur », Raphaël Confiand évoque, entre autres, la disparition apparente d'un mode d'être et de pensée concernant la mort aux Antilles. Les règles modernes de conservation et d'inhumation des cadavres ont ce résultat paradoxal :

Tu es né de la poussière, tu retourneras à la poussière. Aujourd'hui, nous sommes devenus modernes soi-disant. Hon ! On met les cadavres dans des sacs en cellophane, or la cellophane ne pourrait pas et si je vous enterre là tout de suite, et

bien dans cinq ans, six ans, sept ans, vous serez toujours pareil. Conservé comme du corned-beef. Le corps ne pourrit pas puisqu'il n'est pas en contact avec la terre. En plus, ça emprisonne l'esprit du mort. Les morts ne viennent plus conseiller leurs parents dans leur sommeil. Ils sont devenus muets. C'est une grande tristesse et c'est d'ailleurs pourquoi tant de gens commettent des bêtises ou perdent la tête : ils n'ont plus la protection des morts. (Confiant, 1995 : 88)

- 35 Plongée dans l'univers des descendants des Marrons de la Guyane, le récit de Christiane Taubira, quant à lui, fait revivre toute une civilisation.

Si monsieur prix d'excellence permet, je vais précéder sa Seigneurie au royaume des primitifs animistes amis de la nature animés de vellétés assassines contre la modernité avec un m minuscule comme dans merde avec un C majuscule comme dans mon cul. (Taubira, 1995 : 215)

- 36 Le jeune héros de « Mabula Taki... », jeune lycéen auréolé par l'obtention de son baccalauréat en sciences économiques, revient dans sa communauté à l'occasion d'une fête où l'esprit de Boni⁸ descend visiter les siens. Le jeune *Aluku* franchit à son esprit défendant le point qui sépare sa culture occidentale toute fraîche de la civilisation des *Paramaka*, *Ndyuka* et *Saramaka*, peuples du Saint Laurent qui représenteraient aujourd'hui plus de 20 % de la population guyanaise, comme l'explique Dénètem Touam Bona :

Il aura fallu aux *Ndyuka* et *Saramaka*, des groupes d'Africains déportés, près d'un siècle de guérilla contre les troupes esclavagistes pour arracher définitivement leur liberté aux planteurs de Guyane hollandaise (actuel Surinam). En 1760, face à la menace d'un embrasement général de la colonie, les Hollandais furent contraints en effet de ratifier des traités de paix avec les « Nègres marrons » (esclaves rebelles). Ces accords officiels consacraient l'indépendance des territoires *Ndyuka* et *Saramaka* : de vastes étendues de forêt amazonienne, sillonnées de fleuves et de cours d'eau.

Quelques années plus tard, vers 1768, une nouvelle guerre de libération, plus radicale que les précédentes, fut lancée par un autre groupe de Nègres marrons, les rebelles de la Cottica : leur chef, Boni (qui donna son nom à son peuple), était décidé non seulement à obtenir l'indépendance mais aussi à chasser du Surinam le « Maître Blanc ». Cette fois-ci, la Hollande mit sur pied un véritable corps expéditionnaire qui, par sa supériorité numérique et son armement, l'emporta : les *Boni* se replièrent sur les rives françaises des fleuves Maroni, Sparouine et Lawa.

Depuis lors le destin des *Boni* est intimement lié à celui de la Guyane française où, au fil du temps, d'autres groupes de Marrons les ont rejoints. (Bona, 2004)

- 37 La surprise est que Boni l'ancêtre choisisse de se manifester auprès de celui qui semblerait le moins apte à le recevoir. Plongé dans la transe, le jeune bachelier est l' élu du Boni qui, à travers lui, peut délivrer son message. Hélas, le jeune homme ne se relève peut-être pas de cet effort. Tandis qu'il flotte entre deux mondes, son ami qui le veille espère son retour. La frontière entre le monde des vivants et celui des morts est ici complètement abolie. Mieux encore, l'existence de ce passage entre les deux mondes garantit la poursuite des efforts des vivants. Ce récit, comme beaucoup d'autres, permet de comprendre pourquoi le roman policier aux Antilles est inséparable d'un système de représentations et de croyances où la mort et la vie sont des états peut-être transitoires, où des passages peuvent s'ouvrir entre deux pôles en apparence antithétiques. Dès lors le recours au sorcier, *gadzafé*, *cakoué* et autre séancier est une obligation dans le roman policier. L'enquête auprès des vivants se double d'une enquête auprès des morts.
- 38 Le lien établi entre histoire, conte, roman noir avec l'univers vaudou ou, plus largement, avec l'espace ésotérique magico-religieux des Antilles, est probablement aussi vieux que le roman noir lui-même. Parmi les chefs-d'œuvre modernes du genre, on compte par

exemple le roman de William Hjortsberg, *Angel Heart* (2002), dont l'adaptation au cinéma par Alan Parker avec Robert de Niro et Mickey Rourke a révélé, si c'était nécessaire, l'étrange connivence entre quête historique, quête policière et quête spirituelle. C'est ce même créneau qu'exploite par exemple l'écrivain haïtien Gary Victor dans *Les Cloches de La Brésilienne* (2006) où il met en scène l'inspecteur Azémar Dieuswalwe au nom prédestiné. Le roman noir aux Antilles ne pouvait échapper à ce trope dans un univers où toute mort peut être suspecte et attribuée à une « malfaisance », mais avec une prégnance qui en dit plus long que l'exotisme apparent du thème. L'enquête policière proprement dite est toujours doublée, travaillée, éclairée par l'enquête historique, l'enquête sorcière ou ésotérique, ce qui est aussi le cas dans le roman de Stanley Péan (*Zombi blues*, 1996). Car dans cet univers où les origines comme la fin de l'homme et de la vie sont enjeu, le recours au substrat racinaire africain – le vaudou et ses variantes apparaissant comme le plus cohérent des systèmes d'explication et de rétribution – semble par là même inévitable.

- 39 Si les romans d'énigme de la tradition anglo-saxonne proclamaient la victoire de l'esprit (logico-déductif) sur le chaos, les écrits policiers, sur fond d'histoire de la Caraïbe, content les errances des esprits, ceux des morts et des vivants, dans une chorégraphie subtile où seule la magie sorcière témoigne de la logique de l'échange vie/mort ou pour le dire mieux : Afrique/Antilles.

BIBLIOGRAPHIE

Romans et nouvelles

Chalumeau, Fortuné, Confiante, Raphaël, Depestre, René, Pépin, Ernest, Pineau, Gisèle et Taubira-Delannon, Christiane, 1995, *Noir des îles*, préface de Jean-Claude Charles, Paris, Gallimard, coll. « La Noire ».

Hjortsberg, William, 2002, *Angel Heart*, Paris, Le livre de poche.

Péan, Stanley, 1996, *Zombi Blues*, Montréal, La Courte échelle.

Pépin, Ernest, 1992, *L'Homme au bâton*, Paris, Gallimard.

Victor, Gary, 2006, *Les Cloches de La Brésilienne*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs.

Articles et ouvrages théoriques

Bessière, Jean, 2000, « Notes pour définir quelques paradoxes relatifs au roman historique », dans Aleksander Ablamowicz (éd.), *Le Roman de l'histoire dans l'histoire du roman*, Wydawnictwo, Uniwersytetu Śląskiego, Katowice, p. 13-24.

Bona, Dénètem Touam, « Aluku [Boni], Paramaka, Ndyuka et Saramaka : les Africains de Guyane et le marronnage », sur le site Afrikara.com, mis en ligne le 13-07-2004, <http://afrikara.com/index.php?page=contenu&art=356> (consulté le 15 juin 2007).

Bougerol, Christiane, 1997, *Une ethnographie des conflits aux Antilles. Jalousie, commérages, sorcellerie*, Paris, PUF.

—, 2003 [1999], « La sorcellerie aux Antilles : Interactions et malheurs », *Socio-Anthropologie*, n° 5, « Médecine et santé : Symboliques des corps », <http://socio-anthropologie.revues.org/document52.html> (consulté le 1^{er} septembre 2008).

Colin, Jean-Paul, [s. d.], « L'objet dans le polar ou : je ne suis pas ce que vous croyez... », *Le français dans tous ses états*, n° 41, Revue du réseau CNDP pour les enseignants de français, Montpellier, <http://www.crdp-montpellier.fr/ressources/frdtse/frdtse41c.html> (consulté le 1^{er} septembre 2008).

Confiant, Raphaël, 2002, « Vivre avec les morts : les travaux et les jours du fossoyeur créole », conférence prononcée au cours de la manifestation « Bleu de Parme », organisée par le SERMAC, Fort-de-France, Martinique.

Deleuse, Robert, 1995, *Le Polar français*, préface d'Yves Mabin, Paris, Association pour la Diffusion de la Pensée Française.

GEREC, 1998, *Dictionnaire des titim et des sirandanes, Jeux de langue en pays créole, Antilles-Guyane et océan Indien*, Ibis rouge, <http://www.potomitan.info/travaux/titim1.html> (consulté le 1^{er} septembre 2008).

Geschiere, Peter, 2000, « Sorcellerie et modernité : retour sur une étrange complicité », *Politique africaine*, n° 79, « Pouvoirs sorciers », p. 17-32.

Manchette, Jean-Patrick, 1996, *Chroniques*, Paris, Rivages.

Moomou, Jean, 2004, *Le Monde des Marrons du Maroni en Guyane (1772-1860). La naissance d'un peuple : les Boni*, Guyane, Ibis rouge.

Narcejac, Thomas, 1975, *Une machine à lire : le roman policier*, préface de Françoise Le Lionnet, Paris, Gonthier.

Soitos, Stephen S., 1996, *The Blues Detective, a Study of African American Detective Fiction*, Amherst, University of Massachusetts Press.

Tonda, Joseph, 2000, « Capital sorcier et travail de Dieu », *Politique africaine*, n° 79, « Pouvoirs sorciers », p. 48-65.

NOTES

1. Gilbert de Grandmaison (Martinique), notamment.
2. « Il s'agit d'une sensation étrange, ce sentiment d'être toujours à la recherche de soi dans le regard des autres, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous examine avec un mélange de mépris amusé et de pitié. On ressent toujours cette dualité : l'Américain, le Nègre ; deux âmes, deux pensées, deux forces irréconciliables, deux idéaux en guerre dans un corps noir, que seule une force tenace maintient déchirés. »
3. « Le roman policier afro-américain diffère fondamentalement du courant dominant représenté par le roman policier blanc américain dans sa vision du monde, et notamment en ce qui concerne les croyances religieuses et socio-philosophiques des personnages. »
4. Avec les acteurs James Ellison, Frances Dee, Tom Conway et Edith Barrett.

5. Voir en particulier Tonda, 2000.
 6. Voir également Confiant, 2002.
 7. « Mémwè an fonséyé ou les quatre-vingt-dix pouvoirs des morts ».
 8. À ce sujet, lire Moomou, 2004.
-

RÉSUMÉS

Les connexions entre littérature et histoire ne sont pas immuables, surtout dans le cas des Antilles Françaises. L'affirmation identitaire et la recherche de ses racines sont quelques-uns des tropismes de la littérature de cette région. Elles permettent au romancier (Glissant, Schwarz-Bart, Confiant, Condé...) de s'affirmer comme historien(ne). Ils placent ainsi la fiction et l'histoire dans des positions antagonistes et manifestent la volonté des auteurs de lutter contre l'acculturation et la perte d'identité culturelle et de soutenir une représentation de la réalité et un témoignage qui puissent au moins être libres de toute trace de néocolonialisme. Mais qu'en est-il de ces faits historiques qui n'ont pas leur place dans l'histoire ? Les nouvelles et les incidents quotidiens qui font la une des journaux et déclenchent le débat public, les personnages légendaires qui ont leur origine dans la mémoire collective, les crimes sanglants qui symbolisent soudain une étape particulière de la conscience collective, tels sont les sujets abordés par les romans policiers caribéens.

The connections between literature and history are not immutable, particularly in the case of the French West Indies. The affirmation of identity and the search for one's roots are some of the tropisms of literature from that area. They allow the novelist (Glissant, Schwarz-Bart, Confiant, Condé...) to claim (s)he is an historian. Thus they establish fiction and history as rivals, and manifest the authors' will to fight against acculturation and the loss of cultural identity, and in favour of a representation of reality and a testimony that might at last be free of any trace of neo-colonialism. But what about those historical facts that have no place in history? Everyday news and incidents that make headlines and prompt public debate, legendary characters that stem from collective memory, bloody crimes that suddenly symbolize a particular stage in collective awareness, such are the topics addressed by Caribbean detective novels.

INDEX

Mots-clés : Antilles, histoire, roman policier, faits-divers, mémoire populaire

Keywords : French West Indies, history, detective story, news, popular memory

AUTEUR

FRANÇOISE NAUDILLON

Université Concordia (Montréal)